



HAL
open science

”Vérité” de l’Évangile paulinien et ”liberté” de l’exégète. Quelques pointillés d’un parcours de néotestamentaire

Daniel Gerber

► To cite this version:

Daniel Gerber. ”Vérité” de l’Évangile paulinien et ”liberté” de l’exégète. Quelques pointillés d’un parcours de néotestamentaire. *Études Théologiques et Religieuses*, 2020, 95 (3), pp.391-400. hal-03229394

HAL Id: hal-03229394

<https://hal.science/hal-03229394>

Submitted on 18 May 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

« Vérité » de l'Évangile paulinien et « liberté » de l'exégète Quelques pointillés d'un parcours de néotestamentaire

Les numéros correspondant à la pagination de la version imprimée sont placés entre crochets dans le texte et composés en gras.

*Daniel Gerber**

[391] *En préparation d'un commentaire de la Première épître aux Corinthiens, Daniel GERBER** se saisit des notions de vérité et de liberté dans un franc dialogue avec l'homme de Tarse. Sa manière de se re-situer par rapport à la*

« vérité » de l'Évangile paulinien le conduit d'abord à préciser son propre travail exégétique de dénostrification comme une vivifiante distanciation critique avec les épîtres de l'apôtre. Cette tâche intellectuelle présuppose la

« liberté » de l'exégète – une liberté qui, particulièrement en tradition réformée, oblige l'exégète à un honnête et rigoureux travail. Aussi la quête de la « vérité » de l'Évangile paulinien en passe-t-elle nécessairement par le maniement de différents outils d'analyse critique (méthode historico-critique, étude de la performance, prise en compte des résultats archéologiques). Seul un exigeant travail d'interprétation critique peut offrir de redécouvrir sous un jour nouveau la figure singulière de l'apôtre et d'en mesurer la pertinence théologique et anthropologique pour nos contemporains.

Il y a une trentaine d'années, l'Église de la Confession d'Augsbourg d'Alsace et de Lorraine me demandait de la représenter auprès du comité des *Équipes de Recherche Biblique* – pour reprendre les dénominations de l'époque. C'est en cette circonstance que j'ai fait la connaissance

* Daniel GERBER, « “Vérité” de l'Évangile paulinien et “liberté” de l'exégète. Quelques pointillés d'un parcours de néotestamentaire », *Études Théologiques et religieuses* 95/3 (2020), p. 391-400.

** Daniel GERBER est professeur de Nouveau Testament à la Faculté de théologie protestante de l'université de Strasbourg.

d'Élian Cuvillier. Pour sûr, nous n'avions pas vraiment le même accent ; mais nous partagions une jeune passion commune : l'étude du Nouveau Testament, menée dans le sillage de nos maîtres respectifs. Une amitié s'est nouée et je saisis l'occasion qui m'est donnée pour remercier Élian de ce que nous avons partagé [392] au fil du temps, non seulement sur le plan professionnel¹, mais encore, et surtout, sur le plan humain. Je dois beaucoup à celui qui a fait chanter les cigales au pays des cigognes²... Le sujet retenu pour ce symposium invite l'exégète à sortir de l'ombre du texte, à dévoiler ses secrets de fabrication, ses doutes et ses questions et à les mettre en perspective. C'est pour moi l'occasion de revisiter brièvement le parcours de néotestamentaire qui est le mien, alors que le temps de mon enseignement à l'université de Strasbourg, entamé en 1993, après dix années de ministère pastoral, tout doucement « cargue ses voiles³ » C'est aussi le lieu d'ouvrir la fabrique du commentaire de 1 Corinthiens que je prépare en ce moment. Aussi me suis-je permis d'intervertir deux mots, de les habiller de guillemets et d'ajouter un adjectif. Mon intervention portera sur la « vérité » de l'Évangile paulinien

[392] ¹ Nous nous sommes retrouvés côte à côte dans plusieurs ouvrages collectifs : Emmanuelle STEFFEK, Yvan BOURQUIN (éd.), *Raconter, interpréter, annoncer. Parcours de Nouveau Testament*, Genève, Labor et Fides, 2003 ; Jean-Marc PRIEUR (éd.), *La croix. Représentations théologiques et symboliques*, Genève, Labor et Fides, 2004 ; Andreas DETTWILER, Jean-Daniel KAESTLI, Daniel MARGUERAT (éd.), *Paul, une théologie en construction*, Genève, Labor et Fides, 2004 ; Daniel GERBER, Pierre KEITH (éd.), *Les hymnes du Nouveau Testament et leurs fonctions*, Paris, Cerf, 2009 ; Claire CLIVAZ, Andreas DETTWILER, Luc DEVILLERS, Enrico NORELLI (éd.), *Infancy Gospels. Stories and Identities*, Tübingen, Mohr Siebeck, 2011 ; Camille FOCANT, Daniel MARGUERAT (éd.), *Le Nouveau Testament commenté*, Paris/Genève, Bayard/Labor et Fides, 2012 ; Claire CLIVAZ, Corina COMBET-GALLAND, Jean-Daniel MACCHI, Christophe NIHAN (éd.), *Écritures et réécritures. La reprise interprétative des traditions fondatrices par la littérature biblique et extra-biblique*, Louvain, Peeters, 2012 ; Élian CUVILLIER, Bernadette ESCAFFRE (éd.), *Entre exégètes et théologiens : la Bible*, Paris, Cerf, 2014 ; Christophe RAIMBAULT (éd.), *Paul et son Seigneur. Trajectoires christologiques des épîtres pauliniennes*, Paris, Cerf, 2018.

² Je n'ai pas réécrit ce texte qui n'était pas destiné à être publié ; il devait ouvrir à débat dans le cadre du symposium organisé pour le 60^e anniversaire d'Élian Cuvillier, qui n'a malheureusement pu avoir lieu en raison du confinement imposé par la crise sanitaire. À la demande de Céline Rohmer et de François Vouga, j'ai accepté de livrer la version brute de ce qui devait être mon intervention, d'où les points de suspension qui signalent les endroits où je souhaitais m'exprimer plus librement. Je me suis contenté d'ajouter quelques notes.

³ Pour ce qui concerne 1 Co 7,29-31 où figure cette expression, je renvoie au commentaire éclairant d'Élian CUVILLIER, « L'évangile paulinien et les codes culturels de son temps : une tension féconde », in Yvan Bourquin, Joan Charras-Sancho (éd.), *L'accueil radical. Ressources pour une Église inclusive*, Genève, Labor et Fides, 2015, p. 99-119 (ici p. 109-112).

et la « liberté » de l'exégète.

Deux précisions tout d'abord sur cet intitulé. Pourquoi avoir spécifié « Évangile paulinien » ? Tout simplement en raison de l'actualité de ma recherche, comme on l'a dit. Il se trouve en effet qu'après avoir scruté une vingtaine d'années durant l'œuvre double à Théophile, je m'efforce depuis de percer les énigmes d'un texte dense et fascinant qui nous plonge dans les débuts de l'Église, à savoir celui de la Première lettre aux Corinthiens. Ce faisant, je me confronte non plus à un auteur qui a choisi de produire « un récit ordonné » afin d'offrir à son lecteur la possibilité de vérifier la « solidité » des informations circulant à propos du Nazaréen et du témoignage qui lui a été [393] rendu depuis Jérusalem jusqu'à Rome (Lc 1,1-4), mais à un épistolier qui s'exprime à la première personne du singulier ou du pluriel. Or, il se trouve que ceci me place en tant qu'exégète dans une situation toute naturelle de dialogue : pour peu que je saisisse correctement la pensée du Tarsiate – ce dont je suis loin d'être sûr –, son dire m'interpelle ou m'interroge, certes parce qu'il touche très directement aux fondements de la foi, mais aussi plus simplement aux choses de la vie. Est-il vraiment nécessaire d'expliquer pourquoi avoir de plus mis les mots « vérité » et « liberté » entre guillemets ? Bien évidemment à cause de la relativité et de la subjectivité inhérentes à ces deux « mots qui font vivre⁴ »...

Car c'est là ma conviction axiomatique : s'il appartient fondamentalement à l'exégète de questionner cette « vérité d'Évangile » revendiquée haut et fort en son temps par l'apôtre des Gentils et accréditée, à des degrés variables, par l'Église au fil des siècles, il lui faut en retour s'interroger honnêtement quant à l'usage qu'il fait de cette « liberté », gagnée symboliquement le 30 mai 1787 à l'université d'Altdorf où Johann Philipp Gabler, alors fraîchement nommé Professeur, donnait une leçon inaugurale au titre significatif : « De la juste différenciation entre la théologie biblique et la théologie dogmatique et de la juste détermination de leurs deux objectifs⁵. » Ce que Jörg Frey a appelé « l'acte de naissance⁶ » d'une exégèse indépendante – et que nous pourrions, étant donné la proximité dans le temps, comparer à une sorte de prise de la Bastille – a ainsi inauguré

[393] ⁴ « Il y a des mots qui font vivre », écrivait Paul ÉLUARD, avant d'en énumérer quelques-uns, dont le nom « liberté ».

⁵ *De iusto discrimine theologiae biblicae et dogmaticae regundisque recte utriusque finibus*. Pour le texte original, voir : Johann Philipp GABLER, *Opuscula academica* 2, Ulm, 1831, p. 179-198. On trouvera une traduction allemande de ce texte dans : Otto MERK, *Biblische Theologie des Neuen Testaments in ihrer Anfangszeit: ihre methodischen Probleme bei Johann Philipp Gabler und Georg Lorenz Bauer und deren Nachwirkungen*, Marbourg, N. G. Elwert, 1972, p. 273-284.

⁶ Jörg FREY, « Zum Problem der Aufgabe und Durchführung einer Theologie des Neuen Testaments », in Cilliers Breytenbach, Jörg Frey (éd.), *Aufgabe und Durchführung einer Theologie des Neuen Testaments*, Tübingen, Mohr Siebeck, 2007, p. 3-53 (ici p. 23).

l'ère d'une liberté bienvenue mais qui, comme toute liberté, engage. Arrêtons-nous donc tout d'abord à la « "vérité" de l'Évangile paulinien », une notion qui, cela est à remarquer, est inscrite à même la correspondance de l'apôtre. On relèvera en effet que dans ses lettres – du moins les sept tenues pour authentiques –, le substantif « Évangile » est toujours défini par l'article lorsqu'il est employé absolument⁷. Bien que l'apôtre parle en deux occasions d'un « autre Évangile » (2 Co 11,4 ; Ga 1,6), il est de fait obvie pour lui qu'il n'y a qu'un unique Évangile ; celui qu'il nomme de façon interchangeable « l'Évangile de Dieu » (Rm 1,1 ; 15,16 ; 2 Co 11,7 ; 1 Th 2,2.8.9), « l'Évangile [394] du Christ » (Rm 15,19 ; 1 Co 9,12 ; 2 Co 2,12 ; 9,13 ; 10,14 ; Ga 1,7 ; Ph 1,27 ; 1 Th 3,2), « l'Évangile de son Fils » (Rm 1,9), sans oublier « mon » ou « notre Évangile » (Rm 2,16 ; 16,25 ; 2 Co 4,3 ; 1 Th 1,5). Or, il se trouve que celui qui parle de « mon » ou de « notre Évangile » fait également usage à deux reprises de la formule « la vérité de l'Évangile » (Ga 2,5.14). Comment donc nous situer aujourd'hui par rapport à cette revendication de l'apôtre qui laisse de la sorte entendre que « son » Évangile est « vrai » par définition ?

Comme on le sait, la voix de Paul n'était en son temps qu'une voix parmi d'autres – ce qu'a rappelé notamment François Vouga dans une monographie⁸. Et sa voix était celle d'un homme qui, après avoir été tout d'abord le porte-parole en second de la communauté d'Antioche, a ensuite créé sa propre équipe missionnaire, prenant ainsi une certaine distance par rapport à une manière de recevoir, de penser, de transmettre et de vivre l'Évangile. À lire et relire ses lettres, toutes dictées en cette période d'autonomie fortement revendiquée, je suis toutefois frappé par le besoin incessant qu'a l'apôtre d'asseoir son autorité ou par l'effort continu qu'il déploie pour fonder la légitimité de son point de vue. S'il déclare sans sourciller avoir été « mis à part depuis le sein de [sa] mère » et avoir été « appelé » par Dieu lui-même, s'il affirme que son Évangile « n'est pas selon l'homme », qu'il ne lui a pas « été transmis ni enseigné [par un homme], mais par une révélation de Jésus Christ » (Ga 1,11.12.15), il n'empêche : c'est tout de même l'homme Paul qui s'exprime, le dissident d'Antioche. Celui qui se fait fort de n'avoir pas « validé son Master de Théologie » à Jérusalem (Ga 1,16-17) – si vous me permettez l'expression –, mais d'être au bénéfice d'une « révélation » privée, n'en reste pas moins un *homme*, malgré la qualité d'apôtre dont il se targue – une qualification qui, il convient de s'en souvenir, était encore relativement floue à cette époque⁹. La parole de Paul est en conséquence

⁷ Rm 1,16 ; 10,16 ; 11,28 ; 1 Co 4,15 ; 9,14(2x).18(2x).23 ; 15,1 ; 2 Co 8,18 ; Ga 1,11 ; 2,2.5.14 ; Ph 1,5.7.12.16.27 ; 2,22 ; 4,3.15 ; 1 Th 2,4 ; Phm 13.

[394] ⁸ François VOUGA, *Les premiers pas du christianisme. Les écrits, les acteurs, les débats*, Genève, Labor et Fides, 1997.

⁹ Ce que rappelle Jörg FREY, « Das Selbstverständnis des Paulus als Apostel », in Jens

sujette à question, comme celle de tout homme ; et, selon le cas, sa parole est même contestable, du moins lorsqu'elle est confrontée à la logique d'aujourd'hui : qu'il suffise d'évoquer ici l'impératif pour la femme de se couvrir la tête lorsqu'elle prie ou prophétise (1 Co 11,2-16) ou d'observer un certain silence dans l'assemblée (1 Co 14,33b-35). L'apôtre n'a-t-il d'ailleurs pas été fortement questionné ou contesté de son vivant déjà ? Ce n'est que plus tard, ne l'oublions pas, qu'il a accédé au rang de « saint Paul ». Sans doute nous sommes-nous trop habitués en protestantisme à lire ou à écouter « saint Paul », celui que, jeune pasteur, je prêchais moi aussi très sagement, je l'avoue, en taisant le plus souvent mes questionnements pour ne [395] garder du discours de l'apôtre que ce qui est « vrai » au sens où cela est reçu aujourd'hui par l'Église. C'est mon métier d'exégète, certes, mais aussi mon avancée dans mon parcours de vie qui m'ont progressivement conduit à m'intéresser non plus tant à « saint Paul » qu'à l'homme de Tarse, cet homme de conviction et de lutte, attachant souvent, excessif parfois, dérangeant à l'occasion, mais dont on devine les doutes et les questionnements aussi – même si ce n'est pas vraiment le genre de la maison de les étaler au grand jour. Alors même que j'ai une profonde estime pour cette figure singulière qui a œuvré sans compter pour l'Évangile, c'est dans un dialogue à distance franc et critique avec ce témoin passionné du Crucifié que sa manière de comprendre les choses de Dieu m'interpelle en « vérité ». Je reste assurément attaché à ce chercheur enthousiaste de Dieu confronté aux grandes questions de la vie et de la mort. Et je respecte sans conteste cet infatigable « voyageur du Christ¹⁰ » qui a colporté la croix infâme en veillant à ne pas la vider de son sens ultime en un temps et un espace – cela a-t-il tant changé ? – où l'idée d'un Dieu qui se manifeste par un crucifié était perçue comme sacrilège ou folle (1 Co 1,18-25). Mais entre le jeune pasteur que j'étais et l'exégète en bout de carrière universitaire « active » que je suis devenu, un pas a été décidément franchi : celui de la « dénostrification¹¹ » – ce qui signifie ne plus se glisser spontanément dans le « nous » ou le « vous » des lettres de Paul, garder présent à l'esprit que ces courriers étaient adressés à des auditeurs premiers, en l'occurrence à des personnes partageant une autre histoire, une autre encyclopédie, d'autres logiques, d'autres attentes, à des individus ayant un lien direct, apaisé

Schröter, Simon Buttica, Andreas Dettwiler (éd.), *Receptions of Paul in Early Christianity. The Person of Paul and his Writings through the Eyes of his Early Interpreters*, Berlin, De Gruyter, 2018, p. 115-142.

[395]¹⁰ Voir : Jerome MURPHY-O'CONNOR, *Histoire de Paul de Tarse. Le voyageur du Christ*, trad. Dominique Barrios-Delgado, Paris, Cerf, 2004.

¹¹ Je renvoie ici à Christine GERBER, *Paulus. Apostolat und Autorität oder Vom Lesen fremder Briefe*, Zurich, Theologischer Verlag Zürich, 2012. L'auteur emploie le pluriel « Nostrifizierungen » à la p. 10.

ou conflictuel, avec l'apôtre. Cela revient à apprendre à lire en tant que « lecteurs imprévus¹² » des lettres qui n'ont pas été dictées pour nous, mais qui ont toutefois tant à nous dire par-delà les siècles – surtout, j'insiste là-dessus, lorsqu'elles sont lues et interrogées d'homme à homme ou de croyant à croyant. Ma conviction est que l'on a tout à gagner à redécouvrir l'*homme* Paul pour aborder en dialogue critique les intuitions fortes de celui qui parle notamment du « langage de la croix », ceci en tenant compte des siècles qui nous séparent de lui, et donc des débats, des réflexions, des questionnements, des logiques et des quêtes qui sont les nôtres. La « dénostrification » conduit à mon sens à une approche vive et stimulante de l'Évangile paulinien, où ceux que nous sommes aujourd'hui, marqués par notre culture et notre histoire, ont également voix au chapitre en tant que partenaires actifs et réactifs d'un dialogue fécond...

[396] Se resituer par rapport à la « vérité » de l'Évangile paulinien n'est d'ailleurs pas un exercice inédit. Les proches du Tarsiote ont très tôt ouvert cette voie. Alors qu'en 1 Co 1,17, pour ne prendre que cet exemple, Paul se faisait fort d'avoir prêché l'Évangile qui sauve sans jamais avoir vidé la croix de son sens absolu, ses héritiers directs – les auteurs de Colossiens, Éphésiens, 2 Thessaloniens, 1 Timothée, 2 Timothée et Tite – n'ont curieusement pas repris ce qui constituait d'une certaine manière le fer de lance de la christosotériologie développée dans la Première lettre aux Corinthiens¹³. Et que dire de Luc, ce grand avocat de Paul dans la longue partie qu'il lui consacre dans les Actes et qui, pour autant, place non pas la croix au centre de sa réflexion christosotériologique, mais la venue de Jésus¹⁴ ! Cultiver sainement l'héritage d'un maître n'implique-t-il pas également qu'on prenne une distance critique par rapport à lui, qu'on regarde également à d'autres façons de percevoir les choses ?

Venons-en donc à la « liberté » de l'exégète – et, je l'ajoute, à la *responsabilité* qui est la sienne. En remerciement pour le titre de docteur *honoris causa* que lui a conféré l'Institut protestant de théologie, Faculté de Paris, en 2011, Jean Zumstein y a réfléchi dans sa communication intitulée *L'exégèse comme apprentissage de la liberté*¹⁵. Il

¹² L'expression est empruntée à Jean ZUMSTEIN, *Sauvez la Bible. Plaidoyer pour une lecture renouvelée*, Poliez-le-Grand, Éditions du Moulin, 1985, p. 39.

[396] ¹³ Sur ce point, nous renvoyons à notre étude publiée sous le titre « Lorsque Paul parle d'Évangile dans la première lettre aux Corinthiens. Quels échos chez ses héritiers directs ? », in J. Schröter, S. Buttica, A. Dettwiler (éd.), *Receptions of Paul in Early Christianity*, *op. cit.*, p. 89-111.

¹⁴ J'ai établi ceci dans l'ouvrage intitulé « *Il vous est né un Sauveur* ». *La construction du sens sotériologie de la venue de Jésus en Luc-Actes*, Genève, Labor et Fides, 2008.

¹⁵ Jean ZUMSTEIN, « L'exégèse comme apprentissage de la liberté », *Études théologiques et religieuses* 86 (2011), p. 365-372.

me semble que cette formule définit bien l'exégèse protestante. Et l'idée d'être resté un « apprenti » tout au long de mon métier d'exégète n'est pas pour me déplaire ! Dans son allocution, Jean Zumstein n'a évidemment pas manqué de rappeler que « nous nous situons [...] au confluent de grands héritages qui nous portent », à commencer par celui du XVI^e siècle et de son « célèbre mot d'ordre “*ad fontes*”¹⁶ ». Il est incontestable que ce retour aux sources prôné par l'humanisme a eu des répercussions sur l'étude de la Bible. L'attention portée à cette époque « au sens originel des mots n'a pas manqué d'inspirer Luther¹⁷ », heureux d'avoir pu s'appuyer pour ce faire sur l'édition critique du Nouveau Testament d'Érasme. Aussi « les humanistes [ont-ils tenu le réformateur] comme l'un des leurs¹⁸ », lui qui un jour écrivit : « *Ich kan deste froelicher leben und sterben, [397] weil ich mit solchen gewissen lebe und sterbe, das ich ja mit allem vleis hab der welt zu yhrem besten gedienet und die heilige schrift und Gotts wort also an den tag bracht, als ynn tausent jaren nicht gewesen ist*¹⁹. » Quoi que l'on pense de ce propos quelque peu immodeste, il est indéniable que l'exégèse protestante est grandement redevable au réformateur d'avoir remis les Écritures au cœur de la théologie et, partant, de leur avoir redonné leurs véritables lettres de noblesse. Ce qui appelait, corollaire nécessaire, une exégèse à la hauteur de la tâche.

« Le deuxième héritage qui éclaire [la] pratique exégétique protestante », rappelait Jean Zumstein, « est le siècle des Lumières ». De celui-ci, il retenait entre autres « la naissance d'une éthique de la connaissance qui entend donner à tout travail intellectuel une dimension critique ». Et d'ajouter : « L'honnêteté intellectuelle, le principe du libre examen, la liberté de penser, l'exigence incompressible de la vérité, [...] la mise à l'écart des arguments d'autorité, tous ces principes [...] permirent la mise en place d'une éthique intellectuelle qui deviendra l'honneur de l'exégèse protestante dans sa quête intrépide et parfois dramatique de la vérité. »²⁰ Tout ce que souhaitait un Johann Philipp Gabler, ainsi que ses pairs ! Qu'est-ce à dire, sinon que la quête, entre autres, de la « vérité » de l'Évangile paulinien pour aujourd'hui passe elle aussi par le libre examen d'une lecture, notamment historico-critique, mais pas exclusivement, des précieuses miettes de la pensée paulinienne que nous

¹⁶ *Ibid.*, p. 365-366.

¹⁷ Marc LIENHARD, *Luther. Ses sources, sa pensée, sa place dans l'histoire*, Genève, Labor et Fides, 2016, p. 153.

¹⁸ *Ibid.*, p. 19.

[397] ¹⁹ « Je peux vivre et mourir d'autant plus heureusement que je vis et meurs avec cette conscience d'avoir servi le monde au mieux par mon application à mettre en lumière la sainte Écriture et la parole de Dieu, d'une manière telle que cela ne s'est pas fait en mille ans. » Martin LUTHER, WA 23, 36, 22-26 (traduction personnelle).

²⁰ J. ZUMSTEIN, « L'exégèse comme apprentissage de la liberté », art. cit., p. 366.

fournissent les sept lettres à nous parvenues.

J'ai nommé la méthode historico-critique. Toujours refusée par certains et boudée depuis quelque temps par d'autres qui explorent toutes sortes de pistes nouvelles, elle reste pour moi un des fondamentaux de ma boîte à outils exégétique. Mais j'ai bien entendu aussi exploré d'autres voies ces dernières années – cela aussi fait partie de la liberté ou de la responsabilité de l'exégète. Ainsi, après avoir longuement rodé une approche historico-narrative de Luc-Actes, j'ai donné un nouvel élan à ma recherche sur Paul – une sorte de vent de liberté à l'intérieur d'une méthode ancienne – en empruntant principalement deux chemins différents, mais aussi complémentaires de l'approche historico-critique : l'analyse de la performance et le détour par l'archéologie.

Peut-on en effet se contenter de « lire » seulement les lettres de Paul ? Une monographie publiée en 2012 par Bernhard Oestreich sous le titre *Performanzkritik der Paulusbriefe*²¹ nous rappelle que dans l'Antiquité, « les [398] auteurs [...] écrivaient davantage pour l'oreille que pour les yeux²² ». En tenons-nous suffisamment compte ? Voilà ce qu'écrivait à ce sujet Simon Buttica :

Les exégètes néotestamentaires [...] soumettent [les] écrits à une étude obsédée par la lettre dans sa matérialité indépassable et ordonnée à une lecture de cabinet – donc essentiellement silencieuse et solitaire. Dans cette perspective, la rédaction sous dictée, la mémorisation, la performance et la consommation orales ne jouent aucun rôle : ces paramètres de toute communication dans l'Antiquité sont généralement dégradés au rang d'emballage jetable. Ce fétichisme anachronique de la lettre n'est pas sans porter préjudice à l'étude de la littérature néotestamentaire. En effet, la fluidité du message, son adaptabilité contextuelle, sa vocation à catalyser commentaires et échanges, sa mise en œuvre scénique, sa personification sous les traits du récitant sont écartés [...] et n'interviennent que peu ou prou dans l'interprétation de ces divers écrits²³.

Je partage cette conviction : porter attention à tout ce qui a été formulé afin de marquer l'auditoire est une réelle valeur ajoutée dans l'analyse d'un texte comme celui d'1 Corinthiens en particulier. Je l'expérimente quotidiennement lorsque, page après page, je rédige le commentaire que je prépare actuellement de cette épître. Et j'ai ainsi éprouvé du plaisir à

²¹ Bernhard OESTREICH, *Performanzkritik der Paulusbriefe*, Tübingen, Mohr Siebeck, 2012.

²² Harry Y. GAMBLE, *Livres et lecteurs aux premiers temps du christianisme. Usage et production de textes chrétiens antiques*, trad. Pascale Renaud-Grosbras, Genève, Labor et Fides, 2012, p. 288.

²³ Simon BUTTICAZ, « “Que cette lettre soit lue à tous les frères” (1 Thessaloniciens 5,27). Les lettres de Paul et le rôle du *lector* dans l'Antiquité », in Régis Burnet, Didier Luciani, Geert Van Oyen (éd.), *Le lecteur*, Louvain, Peeters, 2015, p. 361-375 (ici p. 364).

renouveler ma lecture – je devrais dire mon écoute – d’1 Co 13 en observant comment, dans cet éloge de l’*agapè*, les tournures et les mots ont été choisis pour frapper l’oreille, pour créer du rythme, pour accélérer ou ralentir la danse des verbes – ce que Corina Combet-Galland a bien mis en évidence²⁴. J’ai livré un échantillon de cette relecture d’1 Co 13 en 2019, dans des pages consacrées à « La vérité, joie de l’*agapè*²⁵ ».

De même que l’analyse de la performance nous fait comprendre que des mots et des expressions ont été choisis pour frapper l’oreille, l’approche des lettres de Paul par le biais de l’archéologie permet de plus de découvrir qu’ils sont souvent particulièrement adaptés aux destinataires premiers dont beaucoup émargeaient, comme on le sait, au nombre de ceux que l’on appelle les « invisibles », dans la mesure où les textes anciens parlent peu des gens [399] ordinaires. Par archéologie, j’entends avant tout – à la suite, entre autres, de Laura Nasrallah²⁶ – la découverte de la vie quotidienne des petites gens vivant au milieu du premier siècle de notre ère dans les cités visitées par Paul. J’ai été amené à étudier douze dossiers-test liés à 1 Corinthiens²⁷. Il s’avère par exemple que la formule « Vous avez été achetés d’un prix » (1 Co 6,20 ; 7,23) résonnait sans doute fort différemment aux oreilles des auditeurs premiers – particulièrement ceux qui alors étaient esclaves – qu’aux nôtres. Alors qu’en bons paroissiens, en lisant « Vous avez été achetés d’un prix », nous pensons aussitôt à la vie donnée par Jésus pour obtenir le pardon de nos péchés, le frère ou la sœur en Christ encore esclave entendait sans doute prioritairement dans cette expression la formule de manumission régulièrement gravée sur le mur de soutien polygonal du temple d’Apollon de Delphes. Mes voyages et mes visites de nombreux sites archéologiques en Turquie, en Grèce ou en Italie ainsi que ma découverte de l’architecture ou de la statuaire gréco-romaines m’ont également amené à m’interroger sur un point : que signifiait alors, pour les frères et les sœurs en Christ d’origine polythéiste, de « passer de “l’expérience esthétique” des dieux au seul fait d’“être connu par le Dieu un” » ? Force est de constater « le quasi-silence du Paul des lettres sur cette question ». Mesure-t-on réellement ce que cela signifiait que de passer de l’expérience esthétique des temples et des statues à cette inesthétique par excellence qu’est la croix ? Le changement de repères n’était pas mince²⁸.

²⁴ Corina COMBET-GALLAND, « L’intrigue amoureuse d’une ode à l’amour », in Daniel Marguerat (éd.), *Quand la Bible se raconte*, Paris, Cerf, 2003, p. 189-208.

²⁵ Daniel GERBER, « La vérité, joie de l’*agapè* », *Revue d’histoire et de philosophie religieuses* 99 (2019), p. 33-47.

[399] ²⁶ Laura SALAH NASRALLAH, *Archaeology and the Letters of Paul*, Oxford, University Press, 2019.

²⁷ Daniel GERBER, « 1 Corinthiens et l’archéologie : douze dossiers-test », *Théologiques* 21 (2013), p. 213-245.

²⁸ Daniel GERBER, « Passer de “l’expérience esthétique” des dieux au fait d’“être connu

J'ai donc moi aussi mesuré les justes limites de la méthode historico-critique, ce qui, de mon point de vue, n'enlève rien de sa pertinence fondamentale. S'il me tient toutefois à cœur d'« écouter » les lettres de Paul en tenant prioritairement compte de leur ancrage dans le passé, c'est pour éviter, autant que faire se peut, de leur faire dire au départ bien autre chose que ce qu'elles entendaient dire. Si l'exégète est libre dans sa manière de tirer du sens des textes qu'il travaille, cela ne saurait se faire à leur détriment. Se positionner, notamment par rapport à l'Évangile paulinien, suppose au préalable pour moi l'effort de le comprendre en son contexte premier. Sans oublier de me poser une question trop souvent négligée : comment cet Évangile a-t-il été reçu en particulier par ceux qui avaient été formatés par la culture gréco-romaine et avaient grandi dans la logique polythéiste ? Étaient-ils toujours en mesure de saisir le sens des mots, certes grecs, mais revisités par l'apôtre ?

Dix années [400] de ministère pastoral ont-elles laissé des traces dans mon long parcours d'enseignant-chercheur ? Certainement. Et plus particulièrement dans ma manière de lire la Première lettre aux Corinthiens. Sur certains plans, il n'y a en effet rien de neuf sous le soleil ! Pour ne prendre qu'un exemple : il m'a été rapporté à cette époque qu'une fidèle paroissienne arrivée très tôt pour un enterrement avait ouvertement confessé à sa voisine ne pas croire en la résurrection. De cette expérience paroissiale qui m'a familiarisé avec les préférences, les tensions, les doutes dont Paul fait état au sujet de la jeune communauté qui s'essayait à construire son identité en Christ dans la cité isthmique, j'ai également gardé le profond souci de la formation biblique. Si nos publications académiques s'adressent très souvent à nos seuls pairs ou à nos doctorants, j'ai toujours grand plaisir à partager ma recherche dans le cadre de la formation continue où je croise des personnes motivées, curieuses de tout ce qui concerne Luc et Paul en particulier. Un lieu où il est permis de glisser, à l'occasion, du plan scientifique à celui, plus existentiel, de la foi aussi. Un lieu où deux questions parmi d'autres ne cessent d'être posées : sommes-nous autorisés à entrer en discussion avec Paul ? Faut-il être maître en exégèse pour aborder les textes du Nouveau Testament ?

Concluons. Je n'appelle pas à déboulonner « saint Paul » et à le jeter à bas du socle sur lequel il a été placé à partir du deuxième siècle, un piédestal rehaussé depuis par les réformateurs. Je suis toutefois convaincu qu'on a tout à gagner à redécouvrir l'*homme* Paul, celui qui a pris le risque de s'exprimer en « je », et à engager avec lui un dialogue « vrai » qui

par le Dieu un³⁹. Le quasi-silence du Paul des lettres sur cette question », in Christian Grappe, Marc Vial (éd.), *Connaissance et expérience de Dieu. Modalités et expressions de l'expérience religieuse*, Strasbourg, Presses Universitaires, 2019, p. 49-63.

laisse place au questionnement aussi, voire à la contestation, ceci afin d'apprécier la force d'une pensée qui, ainsi revisitée et interrogée, a certainement beaucoup plus à dire aujourd'hui qu'il n'y paraît. Mais cette liberté, qui est fondamentalement celle de l'exégète, oblige : car j'ose espérer que son travail d'interprète critique rendra le service à ceux qui ont caricaturé Paul – et pas forcément à son avantage – ou l'ont enfermé dans une interprétation – même fondée – de leur faire redécouvrir sous un jour nouveau cette figure singulière ; je veux croire que les choix libres et responsables de l'exégète pousseront à s'intéresser nouvellement à une voix ancienne qui, tenue pour ce qu'elle est, invite à de riches et profondes réflexions théologiques et anthropologiques pour aujourd'hui. En Église certainement, mais pas exclusivement... Et je souhaite bon vent à celles et ceux qui ont pris ou prendront le relais dans cet apprentissage sans fin d'une liberté qui engage, je veux l'espérer, au-delà du simple exercice académique.

Daniel GERBER